TROISIEME ANNEE. No 8 DECEMBRE 1949.

BULLETIN MENSUEL DE LA FRATERNELLE DES DEMINEURS DE BELGIQUE (A.S.B.L.)

Secrétariat : 30, rue Saint-Jean, Tervuren
C. C. P. No 7537.94

AFFILIE A L'U. P. A. C.

Rédaction :
Caserne 7/8 Berchem-Anvers




# Mil neuf cent cinquante ...

*Trois années déjà se sont écoulées depuis le jour où, avec bien des regrets, j'ai dû abandonner la lourde tâche que l'on m'avait confiée et le très grand honneur de me trouver à votre tête.*

*Depuis je n'ai cessé de m'informer auprès de mon digne successeur, le très sympathique Major Porrewijck, du noble effort de ceux qui continue notre belle mission.*

*Dans notre chère fraternelle j'ai eu maints contacts avec ceux qui ont rejoint la vie civile et souvent avec eux remué des souvenirs, rappelé des moments tristes ou joyeux.*

*L'année nouvelle nous donne à nouveau l'occasion de m'adresser à tous pour vous présenter, à vous et à vos familles, tous les vœux que les membres du Conseil et moi-même formons pour votre bonheur.*

*Nos premiers souhaits vont à ceux qui continuent avec acharnement et patience le dur métier de démineur.*

*Que 1950 leur procure, avec la satisfaction d'une abondante moisson, le bonheur de l'effectuer sans incident grave.*

*A ceux qui ont repris leurs occupations [illegible] nous souhaitons le plein succès que méritent le courage et l'ardeur qu'ils ont montrés dans nos rangs.*

*A tous, une vie heureuse au milieu des joies d'une famille unie.*

*Que l'année qui commence vous apporte de fréquentes occasions de vous retrouver au sein des réunions de la Fraternelle.*

*Le Conseil d'Administration que vous vous êtes choisi continuera, comme par le passé à s'intéresser au sort de nos chers veuves, orphelins et blessés du déminage et aussi à ceux qui voudront bien avoir recours à leur chère Fraternelle pour les conseiller et les aider.*

*Nous faisons enfin le vœux, et de tout cœur, que l'atmosphère troublée dans laquelle nous vivons depuis si longtemps, voit poindre, ne fut-ce que la promesse d'une paix véritable et sûre.*

*Bonne Année.*

Général SEVRIN

*Président de la Fraternelle des Démineurs de Belgique.*

*Le Billet de l'U.P.A.C.*

# LA PATRIE est désormais EUROPÉENNE

La Patrie est désormais Européenne car tout en Elle est depuis longtemps conditionnée par l'état de l'Europe.

Elle vit de la vie du continent européen et, la moindre perturbation surgissant en l'une ou l'autre de ses parties, a sa répercussion dans la vie nationale.

C'est que le monde européen est devenu en fait une unité et que toutes ses manifestations vitales sont tellement imbriquées l'une dans l'autre qu'elles réagissent toutes avec une extrême sensibilité.

Il en sera ainsi de plus en plus et l'indépendance de tous ses composants s'affirmera avec

tervention dans la chose publique.

Comment le feront-elles ? Sinon en appuyant l'action des hommes de bonne volonté, éclairés et militants, qui actuellement et depuis déjà quelques années, s'efforcent de faire d'un idéal de concorde et de coopération, une vivante réalité européenne.

Pour ce faire, il leur suffira d'examiner objectivement la question au cours de leurs réunions sociétaires, de la porter à l'ordre du jour de leurs assemblées, et de discuter publiquement le problème.

Dans l'état présent des choses du monde, l'abstention ne

*continuent avec acharnement et patience le dur métier de démineur.*

*Que 1950 leur procure, avec la satisfaction d'une abondante moisson, le bonheur de l'effectuer sans incident grave.*

*A ceux qui ont repris leurs occupations antérieures nous souhaitons le plein succès*

*paix véritable et sûre.*

*Bonne Année.*

Général SEVRIN

*Président de la Fraternelle des Démineurs de Belgique.*

# *Souvenons-nous de Noël 1944*



L'offensive Von Rundstedt

tales sont tellement imbriquées l'une dans l'autre qu'elles réagissent toutes avec une extrême sensibilité.

Il en sera ainsi de plus en plus et l'indépendance de tous ses composants s'affirmera avec une très grande acuité.

Il en est ain par exemple de la paix et de la guerre ; quand l'Europe était pacifique et que les nationalistes ne se heurtaient pas encore, notre pays connut une très longue période de paix.

Lorsque, par contre, deux nationalismes voisins entrèrent en conflit, notre pays vit sa paix troublée et fut entraîné dans la guerre.

Ici se vérifie déjà la trompeuse illusion de la souveraineté nationale, puisqu'il ne dépend plus de notre gouvernement de maintenir le pays en paix.

Il en est ainsi de la prospérité qui est conditionnée par celle de tous les autres pays européens et pour que la patrie soit propère, il faut que le soient tous les pays voisins.

Les fraternelles d'anciens militaires ont toutes incrites en tête de leurs statuts le droit qu'elles se réservent d'intervenir dans les questions d'intérêt national.

Le moment est venu d'appliquer cette disposition statutaire, qui est en fait une résolution d'action et une raison d'être, et de s'engager dans la voie de l'in-

nions sociétaires, de la porter à l'ordre du jour de leurs assemblées, et de discuter publiquement le problème.

Dans l'état présent des choses du monde, l'abstention ne serait plus l'observance d'une neutralité, mais une véritable trahison.

Plus aucun citoyen de n'importe quel pays européen ne peut rester indifférent devant cette question qui revêt une importance primordiale.

L'Europe est menacée de destruction, tant par des forces intérieures qu'extérieures à son espace géographique, et il ne lui reste que trois ans (Plan Marshall) pour réorganiser son économie et empêcher son effondrement.

Il ne lui reste plus que le même laps de temps pour mettre en commun tous ses moyens de défense politique de sa civilisation.

Si nous voulons conserver à notre Patrie son indépendance, et la liberté pour tous nos compatriotes, il est temps d'agir et de prendre une position vraiment patriotique.

Car il est bien vrai que la Belgique est une province de notre patrie l'Europe et que nous sommes désormais des Européens.

**Joseph DE ROOVER.**
Membre du C.N.B.M.E.
Membre du Conseil d'adm.
de l'U.P.A.C.

Hier et Aujourd'hui

# SOUVENIRS DE L'AGE DE LA PIERRE

Quoiqu'aujourd'hui, la plupart des bombes, allumeurs, mines, etc., soient largement décrits dans les publications militaires, un chercheur quelque peu curieux ou indiscret, trouverait peu de choses à glaner sur la fameuse bombe anglaise à tube central. Cependant un grand nombre de bombes anglaises munies de cette fusée furent lachées sur notre territoire en 1940.

Même l'officier anglais qui en 1944 avantagea quelques démineurs privilégiés d'un petit cours de « Bomb disposal » ne put donner aucun détail intéressant sur cette fusée, celle-ci n'étant soi-disant plus utilisée.

Tout cela n'empêche pas que cette f...ue et énigmatique fusée a placé les démineurs de pendant et même d'après la libération, devant de f...us problèmes.

Il n'entre pas dans mes intentions de vous décrire aujourd'hui, en long et en large, l'anatomie de l'animal, ce serait d'ailleurs déplacé.

Lorsque les démineurs débutèrent en 1941, ils avaient déjà pu se rendre compte que les Allemands possédaient les plans de cette fusée. D'ailleurs, mais plus tard malheureusement, quelques sous-officiers de la section d'Anvers, avaient pu manœuvrer de façon à prendre connaissance de ces plans.

Ceux-ci nous apprirent que la fusée 17 G. était munie d'un dispositif de sécurité qui, en cas de manipulation, devait faire exploser la bombe. Ce dispositif, en partie visible, indiquait qu'on avait affaire à une bombe à tube central ou autrement dit, munie d'une fusée 17 G.

Cependant après des mois d'attente, et les insistances répétées du directeur du cinéma, il fut tout de même décidé de la faire disparaître.

La bombe était située dans une annexe du cinéma, et après les travaux de déblaiement nécessaires, elle fut dégagée à une profondeur de 4 m. environ. Les Allemands ne s'étaient pas trompés, et nous nous trouvions devant une vraie «tube central».

Nos instructions étaient formelles et nettes, la bombe ne pouvait être transportée, ni déplacée, elle devait être détruite sur place.

Bien que nous nous rendons compte maintenant, que nous étions loin en ce temps d'être de parfaits démineurs, nous possédions cependant suffisamment d'expérience pour nous rendre compte des dégats énormes que cette explosion pouvait provoquer, à moins de la mise en œuvre d'un bourrage spécial. N'y avait-il pas tout à gagner... et rien à perdre.

Après avoir appliqué une charge explosive contre la bombe, celle-ci fut d'abord re-couverte d'une couche de fagots de

restait plus à la section de Liège qu'un seul homme valide.

En 1943, un civil des environs de Bruxelles, découvrit une fusée 17 G. qui s'était détachée d'une bombe sans exploser. En manipulant l'engin, notre apprenti démineur la fit exploser et fut gravement blessé. Un examen que nous fîmes des « pièces à conviction » retrouvées ne nous mena pas beaucoup plus loin.

Un beau jour, nous recevons avis que deux bombes non explosées sont tombées à Rillaer. A vélo, car l'essence est rare, Tuurke (1) et moi nous nous y précipitons. Nous trouvons la première bombe dans une maison isolée. La bombe était pénétrée dans une porcherie, abritant une chèvre, avait sectionné net la chaîne de celle-ci et après un parcours souterrain était ressortie gentiment juste devant le seuil d'une porte arrière. Il s'agissait ici d'une vulgaire bombe, toute ordinaire, munie d'une fusée N° 30 et qui fut immédiatement désamorcée.

Un peu plus loin dans le jardin, se trouvait la deuxième bombe, qui à notre grand étonnement était munie d'un tube central.

Comme nous connaissions

**VOULEZ-VOUS**
VOUS CREER UNE BONNE SITUATION ?
OU AUGMENTER VOS REVENUS?
**Faites-vous**
**AGENT D'ASSURANCE**
**dans une bonne Compagnie.**
Ecrire en confiance : Major LISFRANC
Grand Invalide de guerre
**RUE ROYALE, 204 -- BRUXELLES**

# OR ET NOIR SUR FOND ROUGE

Ce n'est ni de blason, ni d'armoiries qu'il s'agit, mais bien plutôt de notre bel insigne de démineur.

Lequel d'entre vous n'a eu à cœur de le porter fièrement ? Ce badge que vite, lorsque nous y fûmes autorisés, nous plaçames sur notre manche, n'eut vis-à-vis du profane aucune signification, tout-au-plus fut-il une curiosité de plus dans l'extraordinaire éclosion de nouveautés vestimentaires ou autres qu'innovait l'armée renaissante. S'il fut l'objet de plus d'attention de la part de certains, ce fut uniquement parce qu'il était une pièce supplémentaire à ajouter à des collections de l'espèce.

Depuis, lentement, les années s'égrènent, presque tous les badges ont disparu avec les unités dissoutes pour lesquelles ils avaient été créés. La libre fantaisie avait prôné leur naissance fut bientôt jugulée et c'est dommage, car ils apportaient à l'austérité de la tenue, un je ne sais quoi de couleur gaie, agréable à l'œil. Ils contribuaient, me

beau derrière lequel tous nous devons nous rallier sans faiblir. Je ne puis le voir sans repenser à tout cela et encore à cette camaraderie née des mêmes dangers encourus, cette camaraderie cimentée à l'égal de celle que nos pères de 14-18 surent pratiquer dans les boues de l'Yser. Vous, amis démineurs, qui êtes rentrés dans la vie civile, vous avez dû éprouver un petit pincement au cœur en pensant que jamais plus vous n'auriez l'occasion de le porter encore ce badge. Et cependant, qui vous en empêche ? Ne serait-ce qu'une fois ou deux par an, au cours des assemblées générales, au cours des fêtes organisées, partout enfin où les démineurs seraient à représenter. Il est d'autres fraternelles régimentaires, qui franchement, farouchement même, portent à chaque occasion, les insignes de leur Corps. Avez-vous déjà vu défiles les anciens des Blindés ou des Chasseurs Ardennais ?, voyez quelle flamme brille dans leurs yeux, on sent ces hommes heureux et forts d'être devenus, ne

Allemands possédaient les plans de cette fusée. D'ailleurs, mais plus tard malheureusement, quelques sous-officiers de la section d'Anvers, avaient pu manœuvrer de façon à prendre copie de partie de ces plans, plans qui furent immédiatement communiqués par le commandant Samijn aux autres sections. S'il y a encore aujourd'hui des démineurs curieux de faire plus ample connaissance avec cette mystérieuse fusée, nous leur conseillons de fouiller attentivement les archives du S.E.D.E.E. de cette époque. Cette fusée contenait en plus d'un mécanisme très compliqué une petite fiole en verre remplie d'un solvant et ne pouvait être dévissée sans provoquer l'explosion de la bombe.

Sans le savoir, nous fîmes connaissance avec cette fameuse fusée alors que nous étions encore prisonniers de guerre à Anvers. Nous disons, prisonniers de guerre, ne connaissant d'autre appellation possible, quoique ce titre ne nous ait pas encore été reconnu pour cette période. Une bombe tombée sur un cinéma du centre de la ville, était restée non explosée. Les Allemands à plusieurs reprises déjà étaient venus examiner le problème, mais ne semblaient pas éprouver grande envie d'en débarrasser le cinéma. Selon leurs dire, l'empennage de la bombe, rien à perdre.

Après avoir appliqué une charge explosive contre la bombe, celle-ci fut d'abord recouverte d'une couche de fagots de 2 m. d'épaisseur, puis d'une couche de sacs de sable.

L'explosion causa peu de dégâts. Il faut reconnaître cependant que l'annexe où se trouvait la bombe ne comportait pas d'étage et était simplement recouverte d'un toit vitré. Les dégâts se limitèrent à quelques vitres.

Mais si cette opération fut un succès au point de vue de dégâts, elle ne nous apprit par contre rien de plus sur la nature de la fusée.

En 1941, le Lieutenant Boveroux de la section de Liège voulut à son tour percer le mystère, mais fut grièvement blessé. Encore incomplètement guéri, ce brave officier fut arrêté par les Allemands comme résistant et mourut le 10-4-1942 à l'Hôpital de Bruxelles.

Exactement quinze jours plus tard, les démineurs de la section de Liège faisaient à leur tour connaissance avec le tube central, à Genk, et quatre braves démineurs, Adjudant Brouns, 1er serge t Colson, sergent Leroy et caporal Jonas, y laissèrent la vie. Le chauffeur Verdin fut gravement blessé. Il ne jardin, se trouvait la deuxième bombe, qui à notre grand étonnement était munie d'un tube central.

Comme nous connaissions trop bien le danger qu'il y avait de toucher à pareil engin, après de longs palabres, nous décidons de rentrer à la section pour laisser notre chef prendre ses responsabilités.

Mais cela ne cadrait sans doute pas avec la Reine des lieux, une petite patronne, qui la figure ruisselante de larmes nous supplia d'essayer quand même une fois, car elle n'osait plus dormir à la ferme à cause de cet engin, son mari était absent, on volait toutes les nuits, etc.

Il est difficile de résister à une femme en pleurs et d'autre part, nous reconnaissons volontier que, malgré les ordres formels de notre chef, nous caressions depuis longtemps l'espoir de pouvoir dévisser la 17 G. Quel honneur si cet exploit avait été le nôtre.

Le démineur recherche des actes audacieux qui se confondent trop souvent avec des actes irréfléchis.

(Voir suite page 4.)

(1) Berges, 1er sergent major tué par accident en 1945.

ce fut bientôt jugulée et c'est dommage, car ils apportaient à l'austérité de la tenue, un je ne sais quoi de couleur gaie, agréable à l'œil. Ils contribuaient, me semble-t-il, à justifier un esprit de corps que leur disparition a replongé dans l'anonymat kaki de la «Grande Famille». Et cependant le nôtre, notre bombe or et noire sur fond rouge subsiste crânement, il a résisté à la tempête réformatrice et ce qui mieux est, au fil du temps, n'est pas resté le simple objet de curiosité qu'il était à son avènement ; les Belges ont appris à le connaître, à le respecter, à savoir que ceux qui le portaient, étaient des hommes qui, tous les jours, frôlaient l'immonde danger. Il nous est resté, notre badge ; pouvait-il en être autrement ? N'est-il pas pour nous plus, beaucoup plus qu'un insigne ? Il est pour nous, le symbole de son OR, couleur des moissons et de l'abondance qu'a recréée l'accomplissement de notre mission. Il est cet autre symbole du rouge sang, du sang des horribles tragédies qui marquèrent si souvent d'amères souffrances, notre très longue route. Il est encore le symbole du noir, des deuils cruels, de l'émouvante cohorte des orphelins, de la lugubre clameur des trépassés, tous ces amis perdus.

Voilà ce qu'il est, notre insigne ! un emblême, un flam-

les les anciens des Blindés ou des Chasseurs Ardennais ?, voyez quelle flamme brille dans leurs yeux, on sent ces hommes heureux et forts d'être devenus, ne fut-ce que pour quelques heures, un tout, vibrant du même esprit, du même enthousiasme.

Et pourquoi chers camarades, ne prendrions-nous pas exemple sur ces belles Unités ? N'avons-nous pas acquis l'imprescriptible droit d'exhiber notre insigne ?

Dès lors, pourquoi, au cours de nos manifestations, de nos réunions, de nos cérémonies, pourquoi ne porterions-nous pas le bérêt alpin bleu sur lequel figurerait notre badge ?

La dépense sarait minime, beaucoup d'entre vous possèdent déjà cette coiffure tellement populaire ; quant au badge, nous y avons pensé et sous peu, vos Présidents de Section seront à même de vous présenter un insigne, qui s'il est la copie fidèle de l'officiel, est toutefois plus petit.

Les bases étant jetées, reste la mise en pratique. Les paris sont ouverts. Quelle sera la section qui, la première, présentera, lors d'une de nos prochaines manifestations, un groupe compact et homogène de démineurs porteurs du bérêt alpin surmonté de la bombe « OR ET NOIR SUR FOND ROUGE ».

M. LALLEMAND.

Adapté du flamand par le Cpn. COTTON

# CONTE DE NOEL

de Karel MORTIER.

Il savait très bien qu'il ne pouvait plus rien arriver qui changeat quelque chose à sa situation, et cependant, il espérait toujours... Il ne pouvait pas encore admettre cette chose comme une certitude : que ce soir et demain, il devrait rester ici !

Il avait très mal dormi : toute la nuit il avait cherché et encore cherché les solutions les plus extravagantes pour se tirer de ce guêpier : aucune ne semblait possible ! Il sentait qu'il n'y avait rien à faire contre cette force qui allait le retenir ici, qu'il allait devoir la subir sans murmurer... — et pourtant il ne voulait pas encore s'avouer vaincu.

Il fut arraché ce matin d'un court sommeil par le ruissellement de l'eau dans la salle d'affusions, et par les voix joyeuses de ses camarades qui s'amusaient à s'éclabousser, tout à la joie de la perspective du retour à la maison, de revoir femme et enfants !

Et lui, était ici, sur son lit, la tête lourde d'avoir mal dormi, sans aucun goût pour rien, furieux contre lui-même et contre tout le monde ! Et d'ailleurs, qui aurait pu être joyeux, sachant qu'il devrait passer le seul jour de Noël et le seul réveillon

D'ailleurs il avait encore d'autres « plans » en tête. Après la messe, il serait allé au « Grand Gusse », boire une bonne pinte de bière, il aurait pu jouer une bonne partie de « couillon » avec ses habitués des cartes; et il avait pensé à tant de choses, à ses pigeons, à son chien, et que sais-je encore ! Il faut être parti de chez soi depuis des semaines, pour savoir combien on est attaché à ces choses.

Et maintenant, tout cela était parti en fumée ! C'était dur, dur ! C'était à jurer par tous les diables de l'enfer et à y envoyer cette maudite garde !

Hier, quand ils revenaient du champ de mines, le « capiston » l'avait fait appeler.

« Ecoute un peu Berny » avait-il dit, « tu sais que quelqu'un doit rester à la caserne pendant les fêtes de Noël... et tes camarades ont tiré au sort devant moi... et ça m'ennuie très fort, fieu... (fieu ! qu'il osait encore lui dire !) mais le sort est tombé sur Favresse, Dewannes et sur toi ! C'est très malheureux pour toi évidemment. Je sais que tu es marié, les deux autres pas. mais enfin il en fallait tout de même trois ! ».

Cela lui avait donné un choc dans la poitrine, et il n'avait

quelque chose comme « c'est bon mon Capitaine »...

Mais quand dehors, l'air froid lui frappa la figure, il se demanda brusquement si Favresse et Dewannes n'auraient pas pu se tirer d'affaire tout seuls et il pensa retourner près du « capiston » pour lui demander, mais... il n'osait pas trop, il n'était pas habitué à discuter avec le patron et il était allé s'asseoir sur son lit, complètement abattu et découragé. — Après il avait vu Favresse et l'autre; ceux-ci avaient pris la chose gaiement; ils étaient jeunes, et après tout préféraient sans doute rester ici, ayant déjà fait des projets... Le « capiston ne pensait tout de même pas que ces deux gaillards allaient traîner la savate ici à tourner en rond... mais lui, lui... que pouvait-il arranger avec deux « blancs-becs aussi peu sûrs ; ils n'avaient même pas encore de poil au menton !

Et maintenant, il était ici, pendant que les autres faisaient leurs préparatifs de départ.

Il se leva brusquement et dans sa rage cogna violemment contre un des pieds du lit : pensez donc toute cette journée, et encore demain, le jour de Noël, rester seul dans cette sale boîte !

Il alluma une cigarette pour

mal d'avoir cogné le lit, et il sortit.

Il s'en alla dans les bois... Il était tombé une mince couche de neige... et les sapins dans les vallons comme sur les collines se dressaient sombres et silencieux, tout était tranquille... la paix de Noël !

Tout à coup il buta contre un casque américain abandonné, à moitié rempli de neige et figé au sol par le gel... et devant lui, comme une flèche, un lièvre fila par bonds énormes et dévala la colline vers le bois. Il fut tellement surpris, que son premier réflexe fut de ramasser une pierre... et de jeter... mais le lièvre était déjà loin et il n'y avait pas de pierre !

Mais...

Mais... s'il devait tout de même rester ici, pourquoi n'irait-il pas à la braconne cette nuit... il devait y avoir beaucoup de gibier dans ce bois et il possédait une merveille de fusil de chasse, un « deux coups » acheté à un Boche pour une mie de pain (lisez cigarette) ! Il lui faudrait aussi un bac à lumière, mais cela il trouverait toujours, même s'il devait travailler avec le courant du réseau et « emprunter » quelques rouleaux de câble téléphonique au magasin. Il n'y avait tout de même que 500 m. de là au premier bois; quant à une forte lampe, il en trouverait certainement au magasin !

Mille tonnerres ! quelle bonne idée enfin ! Plus il y pensait, et plus la chose lui paraissait merveilleuse, et moins il pensait à la maison... Sa bonne humeur était revenue et il riait dans sa barbe: toujour son plan !!!

Au fond, il n'avait rien à craindre des gens des environs qui n'iraient jamais imaginer de risquer une balle dans la peau pour voler... quoi ? dans une caserne, tandis que braconner... une nuit de Noël, çà devait être le nec plus ultra !

Il se rappela comment un année, lui et ses parents, étaient allés fêter Noël chez de la famille; il était encore tout petit garçon en ces temps là et au retour, ils devaient longer un grand et sombre bois menaçant. Mais près de son père, il se sentait en complète sécurité.

Ses regards se portaient toujours du côté dégagé, vers le ciel où il cherchait une étoile qu'il eut connue, des voix qui eussent chanté... — Le souvenir de cette attente lui était resté vivace après les années; il y pensait encore maintenant, un miracle lui semblait toujours possible ! Il lui semblait toujours que l'air d'une nuit de Noël fut différent et plus doux le scintillement des étoiles! Il y avait quelque chose qui différenciait une pareille nuit des autres, ne fût-ce que le nom et la valeur qu'on y attribuait soi-même.

Ce serait aussi la première fois de sa vie qu'il braconnerait une nuit de Noël et il sentait monter en lui un petit frisson sacrilège à l'idée de violer ainsi la sainteté d'une pareille nuit. Cependant, non, cela ne pouvait être mal : s'il braconnait, ce ne serait pas avec un cœur mauvais, mais pour s'évader de cette tension nerveuse qui le possédait depuis hier soir, mais seulement

la tête lourde d'avoir mal dormi, sans aucun goût pour rien, furieux contre lui-même et contre tout le monde ! Et d'ailleurs, qui aurait pu être joyeux, sachant qu'il devrait passer le seul jour de Noël et le seul réveillon de Noël, de toute l'année !!!, seul ici loin de chez soi ! Qu'allait dire se femme... et ne pas dire ! Elle qui faisait déjà tant de remarques désobligeantes sur l'Armée... que dirait-elle en apprenant qu'il ne rentrerait pas ce soir à la maison ! Quel chambard ! Et après tout **cette fois-ci,** elle aurait grandement raison !

Tous les jours de la semaine, au milieu des dangers, il avait aspiré à son home, il avait escompté ces quelques heures d'intimité familiale, dans cette ambiance de repos et de sécurité que lui donnaient sa femme et ses enfants. Il la voyait « sa Marie » s'affairant joyeusement dans la cuisine surchauffée, à travailler la pâte dont elle préparerait ses gaufres dorées...; et les enfants se pressaient autour du petit arbre de Noël installé sur le coin de la table, impatients de pouvoir allumer les petites bougies et les artifices, de pouvoir éteindre la « grande lumière » ! Pour tous, il y avait un petit cadeau : une poupée pour Annie, une jeep pour Paul et une belle écharpe de soie pour sa femme. Tout cela acheté avec son argent de poche et... parole de démineur, cet argent il aurait pu l'utiliser autrement !

pour toi évidemment. Je sais que tu es marié, les deux autres pas. mais enfin il en fallait tout de même trois ! ».

Cela lui avait donné un choc dans la poitrine, et il n'avait pour ainsi dire rien pu répondre, il était sorti en marmottant

Il se leva brusquement et dans sa rage cogna violemment contre un des pieds du lit : pensez donc toute cette journée, et encore demain, le jour de Noël, rester seul dans cette sale boîte !

Il alluma une cigarette pour oublier que son orteil lui faisait

tainement au magasin !

Mille tonnerres ! quelle bonne idée enfin ! Plus il y pensait, et plus la chose lui paraissait merveilleuse, et moins il pensait à la maison... Sa bonne humeur était revenue et il riait dans sa barbe: un démineur tire quand même

sainteté d'une pareille nuit. Cependant, non, cela ne pouvait être mal : s'il braconnait, ce ne serait pas avec un cœur mauvais, mais pour s'évader de cette tension nerveuse qui le possédait depuis hier soir, mais seulement pour respirer la nuit de Noël, et pour ne plus penser !

Pendant le repas, quand il entendit ses camarades discuter du train qu'ils allaient prendre, des correspondances..., alors sa peine lui revint tirailler le cœur, et le rendit muet et renfermé. Ses camarades le comprirent, et pendant quelques instants les conversations furent moins animées... Chacun, au plus profond de soi-même se réjouissant de rentrer au foyer. Personne ne jubilait bien sûr de la mésaventure de Berny, loin de là, mais dans ces circonstances spéciales, tous sont un peu égoïstes... et que ceci ne soit pas interprêté en mal surtout !

Berny vit les hommes quitter la table, par groupes joyeux et pressés... et il n'avait aucun appétit. Il sortit donc pour aller chercher son bac à lumière..., peut-être était-il préférable d'attendre que le patron soit parti avant d'aller fouiner dans le magasin (il était sûr d'y trouver son affaire !) — A l'extrémité du bloc, il vit Favresse et Dewannes en conciliabule..., il se détourna et vit entrer un camion dans la cour. C'était celui qui devait conduire les hommes

Suite page 4.

*Le Billet de ...*

## SUR LE MEME CLOU

L'instructeur qui désire faire recommencer un mouvement dit « **Autant** ». Nous démineurs nous aimerions pouvoir dire de même pour tout ce qui a été fait à notre égard. Nous aimerions pouvoir dire : Recommençons voulez-vous et depuis le début. Voulez-vous revoir toutes les conditions dans lesquelles vous nous avez recrutés. Voulez-vous assurer l'avenir de nos veuves, de nos orphelins, de nos mutilés et surtout nous accorder, non pas plus qu'à d'autres, mais : « **Autant, voulez-vous** ».

Nous aimerions pouvoir refaire tout cela, il en est encore temps, car si les Démineurs se sont mis, sans plus attendre, au travail depuis et même avant 1944, rien de transcendant n'a été fait pour eux. Si les nombreux éloges qui leur ont été decernés n'étaient là, l'oubli aidant, on pourrait dire à l'heure actuelle qu'ils n'ont pas mérité un autre sort. On a d'ailleurs cultivé le paradoxe à leur égard, que l'on juge plutôt par le simple fait, que au moment ou seuls les Démineurs faisaient œuvre de combattants, on refusa ce titre à ceux qui étaient tombés victimes des engins de l'ennemi. Aujourd'hui on réorganise l'Armée, on a rangé parmi les troupes combattantes des services qui n'ont pas précisément une activité justifiant une telle classification. Quand à ce qui reste des unités de déminage on les a classées par une savante pirouette dans la rubrique, « Ayant toujours appartenu au Génie ». Peut-être que le Génie n'est pas une arme combattante (qu'en pensez-vous les Cuirs), et alors tout s'explique ou bien voici le passé que l'on écrit avec une Majuscule, enterré de magistrale façon. Nous aurions cependant bien fait, nous Petits Belges, de retenir jusqu'au bout la leçon que nous sommes allés prendre chez nos voisins, et notament celle qui nous vient d'outre-Manche. Et l'on a oublié le plus beau, le plus noble, on a négligé de ramener un peu de cet esprit de Grandeur, qui caractérise si bien nos amis les Anglais. Dans leur pays, les démineurs anglais ont trouvé la place qui leur revenait de plein droit, la pensée qu'ils puissent ne. Puisque imitation il y a, n'ayant jamais effleuré personne. Puisque imitation il y a pourquoi n'a-t-on pas imité nos voisins jusqu'au bout et notamment ce qui était si bien fait, oui, pourquoi ?

Sans doute parce que cela était trop facile, parce qu'il eut été trop simple de satisfaire avant la lettre une revendication si justement méritée, sans doute aussi que l'on espère que le Temps aidant, bien des choses s'effaceraient, mais on a oublié qu'un Démineur reste toujours sur la Brêche.

*...Bob*

# MISSION DE NETTOYAGE
## aux nouvelles frontières belges

Ce fut un jour, de bon matin, que nous nous sommes mis en route pour la frontière allemande. Notre pays ayant obtenu un accroissement de territoire nous avons, nous les démineurs, la mission d'aller nettoyer celui-ci afin que les délégués de la Commission de frontière puissent marquer la nouvelle limite de frontière. Partis de Tervueren, en camion, le 16 août, nous voilà en route, après avoir reçu les instructions du Commandant Linden et aussi ses adieux... car appelé à de nouvelles fonctions, il va devoir quitter notre S.E.D.E.E. Nous devions encore charger quelques camarades à Louvain et cette fois au complet, nous voilà partis pour Liège. Reçus à la Citadelle par le Commandant Dohet de la Section de Liège il nous donne des ordres pour rejoindre Malmédy, cité qui devait nous loger. Cette fois nous faisons la connaissance du Capitaine Leenaerts avec qui nous allons travailler, ayant fait notre installation à la caserne, ce fut alors le repos, jusqu'au lendemain.

Le 17, nous voilà partis sur les lieux du travail en passant par Elsenborn et entrés en Allemagne par Kalterherberg. Là a lieu la division des équipes et du travail à fournir ; il y avait avec nous les hommes des différentes sections de W[illegible]

du travail. Montage des détecteurs et la mise en route de la besogne. L'adjudant De Bruyne a pris le commandement des deux équipes et moi également. Pour notre première journée de travail nous avons prospecté 7.560 m2 de terrain et nous avons découvert une grenade américaine. Nous avons quitté le terrain vers 4 heures car nous devions être rentrés pour l'heure du repas du soir. Nous étions tous heureux de rentrer afin de pouvoir nous reposer d'une journée qui, bien que la première, avait été bien remplie par tous. Les autres jours furent pareils, travail au détecteur, travail à la sonde, travail monotone, si ce n'était que nous nous trouvions dans une vallée admirable entourée de bois de sapins et que le soleil, peut être un peut trop ardent, était de la partie. Le quatrième jour, nous avons prospecté un bois de jeunes sapins à moitié détruit par les tirs d'artillerie, à cause de l'enchevêtrement des arbres, un travail lent et dangereux se présentait devant nous. Il fallait retirer les troncs d'arbres et branches afin [illegible]

combat qui avait mission de défendre la vallée. Après trois aussi était nettoyé, et la commisson de la frontière pouvait le franchir sans craindre le moindre danger.

Après quinze jours de travail, l'adjudant et moi avons fait le relevé du travail effectué, ce qui représente 62.492 m2 de terrain prospecté, soit 4.806 m2 par jour ou 300 m2 par homme et par jour ; un vrai record dans un tel terrain. A plusieurs reprises, nous avons dû arrêter le travail de nettoyage à cause des exercices de tir d'artillerie du camp d'Elsenborn ; nous étions expediés alors en différentes contrees pour procéder à des enlèvements d'engins, ou à la Baraque Michel, où brulent des poudres; c'est à cette occasion que nous sommes passés par le Barage de Robertville qui possède un lac immense et magnifique par son entourage boisé, et dont la vue nous procura un vrai délassement.

A Malmédy, les hommes qui restaient le dimanche, allaient visiter la ville et admirer la val[illegible]

mètres déterminant le secteur à détecter par nos équipes, cela ne veut pas dire que dans les parties arrières du bois, on ne trouvera pas plus d'engins dangereux, ou des champs de mines, tout ce bois doit être prospecté à fond si l'on veut éviter des accidents mortels.

Comme toute médaille a son revers, nous avons eu assez d'ennuis avec les détecteurs ayant dû souffrir des nombreux cahots reçus dans le camion, le trajet à parcourir chaque jour pour aller ou venir du terrain de travail étant abominable.

Pendant les deux derniers jours, je fus chargé avec une équipe de 6 hommes de détruire les engins trouvés. Pendant ce temps, notre adjudant, terminait les derniers mètres carrés du secteur qui nous avait été attribué.

Enfin, le 24 septembre, nous reprîmes la route de Bruxelles, qui ramenait chaque homme vers son foyer, heureux, tous, d'avoir accompli un tel travail sans un seul accident; nous sommes restés un mois et demi sur le terrain.

**Sergent PERTRY**
Chef d'équipe de la
Section Brabant-Hainaut.

# CONTE DE NOEL

Suite de la p. 3

à la gare; il était bien en avance et cependant il y avait déjà des hommes en tenue de sortie, leur valise à la main, qui immédiatement s'installaient, et un peu gênés lui faisaient des signes « Au revoir » de dessous la bâche.

[illegible]

vos ordres, mon Capitaine ? » et il s'était enfui dans sa chambre sous le regard amusé de son chef.

Le camion était déjà parti, mais bien en avance (il y a des pannes tout court, et il y a aussi « des sales pannes » qu'il faut prévoir) et en se dépêchant, il aurait bien encore le train. Et il se dépêchait notre Berny, il se

magne par Kalterherberg. Là a lieu la division des équipes et du travail à fournir ; il y avait avec nous les hommes des différentes sections de Westroozebeke, Anvers et Malmédy, ce qui faisait environ 50 hommes conduits par le 1er Chef Eggerick qui connaissait les emplacements jours de travail dans le bois, lui

ment des arbres, un travail lent et dangereux se présentait devant nous. Il fallait retirer les troncs d'arbres et branches afin de travailler avec nos détecteurs et gare aux pièges là-dedans. Pendant la journée, on a trouvé un piège et quelques munitions d'infanterie, que je suppose avoir appartenu à un groupe de

ment.

A Malmédy, les hommes qui restaient le dimanche, allaient visiter la ville et admirer la vallée de la Warche qui y coule comme un ruban argenté ; je citerai aussi la visite du premier chef Falise. Le 15 septembre, nous avons défilé pour l'inauguration d'un monument érigé à trois de nos camarades tombés en service commandé, au camp d'Elsenborn. Ce fut une céremonie émouvante. Les membres des familles des victimes étaient présentent ainsi que les écoles et quelques délégations des environs.

Le 16 septembre visite des chantiers de travail par le Major Porrewijck, à ce moment là, nous étions dans une sapinière qui nous donnait de la peine à cause des complications du terrain et de la végétation sauvagement entremêlée. Le Major put constater l'ardeur du travail de nos hommes, leur bon moral et exprimer sa satisfaction pour le bel effort fourni par chacun ainsi que pour les résultats acquis.

Dans ce bois se trouvait encore un avion allemand détruit, dont l'aviateur était enterre à quelques mètres de son appareils. Dans ce bois nous avons trouvé des munitions diverses, provenant d'un secteur de combat allemand chargé de défendre un carrefour donnant accès à une position fortifiée avancée de la ligne Siegfried.

Pendant toute la période que nos équipes ont travaillé, quelques mines seulement ont été trouvées dans la bande de cent

tement s'installaient, et un peu gênés lui faisaient des signes « Au revoir » de dessous la bâche.

Bientôt, il resterait seul, lui le tondu avec les deux pelés de là-bas.

Il ne put rien faire d'autre que soupirer, allumer une cigarette... et puis il s'en fut dans sa chambre où il faisait plus chaud. Il ouvrit son armoire et prit son fusil de chasse. . Il l'inspectait quant, tout-à-coup, Favresse se précipita dans sa chambre.

« Dis, Berny !, le « capiston » te demande, tu peux partir en permission ! ! ! »

« Quoi, moi, jeta Berny, qu'est-ce que tu racontes ? »

« Mais oui, fit Favresse, viens et tu verras ! »

Une bouffée de chaleur s'empara de Berny, pendant quelques instants, il fut un tout petit gosse à qui saint Nicolas vient d'offrir le jouet dont il n'a même pas ôsé rêver !

« Oui Berny, fit le Capitaine dès qu'il entra, tes deux camarades sont venus me trouver pour me demander de te laisser partir affirmant qu'ils étaient bien assez de deux pour la garde !... Voilà ton titre de congé, tu peux rentrer à la maison et... bonne fête de Noël hein fieu ! »

Dans ces circonstances, Berny ne sait jamais rien dire..., d'ailleurs ses yeux étaient un peu humides et il devait ravaler sa salive...

Il parvint quand même à murmurer : « Merci mon Capitaine... merci... Plus rien à

mais bien en avance (il y a des pannes tout court, et il y a aussi « des sales pannes » qu'il faut prévoir) et en se dépêchant, il aurait bien encore le train. Et il se dépêchait notre Berny, il se dépêchait tellement fort qu'il en oubliait presque ses cadeaux...

Il se mit à rire tout haut en remettant son fusil en place !... Qui aurait osé croire que cela se terminerait ainsi... ces bougres de Favresse et de Dewannes n'étaient tout de même pas mauvais..., et le « capiston » non plus ! (fieu ! qu'il lui avait dit ... pas « fier » du tout le « capiston »).

Sur le chemin de la gare, un beau soleil brillait sur la neige immaculée. Dans l'air pur et froid, les maisons se détachaient très nettes.

Il se sentait fort et jeune, il marchait d'un bon pas, et devait se retenir pour ne pas courir, Il aurait pu courir jusque là-bas sans ressentir de fatigue. Mais il avait le temps, il était heureux !

Si le train avait un peu de retard, il pourrait même encore boire un bon verre avec ses copains... car il avait soif !

Il marchait gaîment cette veille de Noël, sa poitrine se gonflait et aspirait largement le bon air des sapinières. Il voulut chanter sa joie, mais il se retint : il se sentait tellement fort... les vibrations de ses cordes vocales aurait pu pulvériser les arbres comme une coupe de cristal ! ! !

Il s'octroya un petit dédommagement et se mit à courir par bonds désordonnés un bon «cent mètres».

Sa joie se fit plus profonde

Karel MORTIER.

Adapté du flamand par le Cpn. COTTON

# Souvenirs de l'âge de la pierre

(Suite de la page 2)

L'homme est si faible... nous cédâmes donc, ainsi que je l'ai écrit hypocritement dans mon rapport , « poussés par un sentiment de compassion... et d'amour du prochain ».

Quand nous fûmes à nouveau face à face avec la bête, il nous sembla qu'il s'agissait ici d'un autre modèle de tube central. Cela nous donna d'abord un peu de courage. Avec une clé anglaise un quart de tour fut dévissé.

Et tout d'un coup l'énormité de ma bêtise m'apparût clairement. Je fis stopper le travail. Puis de nouveau la lutte entre Don Quichotte et Sancho. Nous avions peut-être ici le secret si longtemps recherché, entre nos mains [illegible] de victimes...

Il nous vint alors à l'esprit de concilier la prudence et la curiosité, en travaillant à distance, au moyen de la clé et d'une longue corde. Ainsi dit, ainsi fait.

La corde fut solidement attachée à l'extrémité de la clé et passée derrière un arbre pour assurer la bonne direction, nous manœuvrions à une distance de 10 m., à l'abri d'un mur jugé suffisant.

Nous opérâmes ainsi un deuxième quart de tour, la clé fut déplacée, un troisième quart de tour. Le moyen s'avérait bon, nous nous félicitions déjà.

Mais pendant le quatrième quart de tour, il y eut d'abord une grande flamme, un courant d'air chaud nous heurta violemment le visage... et tout fut rouge devant nos yeux.

Quand nous fûmes revenus de notre étonnement, la bombe avait disparu, en fauchant légumes et haie et en emportant une fois de plus son secret et tous nos espoirs.

LE COMPAGNON.